

DE FURNES A LOBBES UN VOYAGE PERILLEUX

Maurice de Lange, Moine bénédictin à Furnes - 994

Les temps sont bien révolus, où l'on pouvait parcourir cent lieues et plus sans risque pour sa vie et ses biens. Voyager est aujourd'hui une aventure périlleuse pour qui ne peut s'offrir une solide escorte. C'est ce que nous conte le moine Maurice de Lange, moine bénédictin à Furnes.

Peu de gens se risquent aujourd'hui à s'enventurer au-delà des quelques lieues qui permettraient encore de rentrer chez soi le jour même. Nos régions, il faut bien l'avouer, sont redevenues sauvages qu'elles l'étaient avant l'arrivée de Jules César. Et il est probable qu'elles ne comptent pas plus d'habitants qu'à cette époque. Depuis la décadence des empereurs carolingiens et les invasions normandes, l'insécurité est grande.

Hormis les hommes d'armes et quelques marchands, les clercs et les moines comptent parmi les rares voyageurs, car il leur faut porter la bonne nouvelle ou aller quérir la connaissance là où elle se trouve. Mais s'éloigner à plusieurs jours de marche demande beaucoup de précautions. On ne compte guère qu'une quarantaine d'abbayes et monastères pour la Ménapie, le Brabantum et la Toxandrie, où il est toujours possible de trouver accueil et réconfort. L'hospitalité des habitants des campagnes est fort inégale, particulièrement en Toxandrie - que d'aucuns appellent Campine - véritable repaire de brigands sans foi, ni loi.

Détruite par les invasions normandes, notre abbaye de Furnes reste très pauvre, de même que nos archives. Ceux d'entre nous qui désirent poursuivre leurs études doivent aller consulter les savants ouvrages d'établissements mieux pourvus. J'eus ainsi l'occasion de faire un inoubliable voyage à Reims, il y a quelques années, dont l'école épiscopale est, avec celle de Liège, parmi les meilleures au nord de la Loire.

Un voyage d'étude

Plus récemment, j'appris que l'abbé Hériger de Lobbes, dépendant du diocèse de Liège, dispose d'une copie du pénitentiel de Monseigneur Burchardt de Worms. Sachant qu'il y traite notamment des pratiques abortives des paysans, je souhaitais en prendre connaissance. Nos paysans sont en effet coutumiers de ces pratiques exécrables, lorsqu'ils pensent avoir assez d'enfants pour assumer les travaux de la terre et ne souhaitent pas que leur bien ne soit trop morcelé entre leurs héritiers. Je demandai donc à mon abbé de me confier deux bons chevaux et un valet pour ce voyage de plus de trente lieues (un déplacement à Bruges, à moins de dix lieues, nous prend communément deux jours). Mon supérieur, peu enclin à favoriser mon goût pour les choses de la médecine, ne m'accorda qu'un cheval guère capable de parcourir plus de six lieues par jours. Une monture robuste et une bonne chaussée autorisent des distances doubles, mais l'un et l'autre sont rares de nos jours.



Je parti donc un beau matin, bien pourvu en nourriture par le moine cellier. Nos terres d'abbaye sont marécageuses mais leur traversée n'est point trop difficile pour qui les connaît. Ma première étape, Ypres, se situait cependant à la limite des capacités de ma monture. La crainte m'habitait, car les grands bois entourant la ville regorgent de loups. Je mis la confiance en Notre Seigneur et parvint heureusement à bon port juste à la tombée du jour. J'eus même la satisfaction de ne pas à enfreindre la règle, qui veut qu'un moine ne doit pas laisser galoper le cheval, ni courir à son côté. Je reçus l'hospitalité d'un ami clerc, sous le toit duquel je ne pus toutefois respecter mon vœux de silence. Nous convînmes pourtant de ne parler que de sujets hautement respectables.

Une seconde étape m'amena à Lille juste avant complies, heure après laquelle un moine ne peut continuer sa route. Les basses eaux me permirent de traverser la Lys à gué. J'étais heureux d'éviter par cette voie l'impénétrable forêt du Thorholt, qui rend si malaisés les déplacements entre Gand, Bruges et Tourhout. Je savais toutefois que je ne pourrais éviter la grande Sylva carbonaria qui couvre le Hainaut et remonte jusqu'au petit bourg de Bruxelles. L'heure tardive m'obligea à demander l'hospitalité dans la première chaumière rencontrée. Elle me fut accordé de bon coeur par un paysan bon chrétien, qui partagea avec moi son brouet et son lard, et m'installa dans son lit entre lui et sa femme. Je le remercia en récitant des prières pour toute la famille.

Depuis Lille, gagner Tournai est aisé, grâce à l'ancienne voirie romaine. C'est merveille qu'elle soit encore praticable, alors qu'elle n'est plus entretenue depuis un siècle. A l'approche du siège épiscopale, on croise souvent d'autres moines et clercs en déplacement. Si beaucoup se contentent de saluer sans s'arrêter, d'autres font fi de la règle et mettent volontiers pied à terre pour échanger le baiser de paix et s'informer de la route en amont. Il faut admettre que l'échange d'informations contribue à la sécurité des voyageurs, et que ma connaissance de la difficile route du nord devait se révéler fort précieuse.

Tournai la Romaine

Je profitai durant deux jours de l'hospitalité fraternelle du palais épiscopal, afin de donner du repos à mon cheval. Tournai conserve une part de sa grandeur romaine et la sage administration épiscopale l'a préservée durant les siècles troublés. C'est aussi l'un des rares endroits de l'ancienne Gaule-Belgique où l'on pratique beaucoup l'agriculture, encore que le seigle a presque complètement remplacé le froment. Le seigle résiste mieux au rigeurs de l'hiver et fournit le chaume pour les toitures et les sièges, mais combien dur est le pain qu'il nous donne! Partout ailleurs, les gens portent beaucoup plus d'intérêt à l'élevage.

Je délivrai à l'évêque Radbod un parchemin de mon abbé. Après le repas du second soir, je fus relevé de mon vœux de silence et même on m'exhorta à parler de mon abbaye. On sait quelles sont nos difficultés pour mettre en valeur la région des schorres du nord, où la terre et la mer sont mal départagées. Si les populations ont perdu leur hostilité passée à notre égard, elles sont loin d'être dociles. On se souvient que Charlemagne fit déporter chez nous plus de dix mille familles saxonnes et peut-être est-ce la retombée d'un lointain ressentiment. Les insectes de toutes nature grouillent durant la belle saison, prélevant leur part des récoltes. Les fièvres quartes sévissent jusqu'aux premiers froids, contraignant jusqu'aux moines à rester fréquemment au lit.

Ces fièvres semblent moins fréquentes dans le Tournaisis. Un clerc voyageur, également présent, nous parla des épidémies de fièvres palustres dans la région d'Utrecht et de nuages de mouches et de moucherons qui obscurcissent le ciel par moment. Il nous décrivit également les grands travaux d'endiguement dans la région d'Anvers, qui progressent lentement depuis le VIII^e siècle: une digue-chaussée relie Anvers à Deurne et le Waterland livre peu à peu de nouvelles terres exploitables.

Tournai possède l'un des rares pont romain encore en bon état. C'est heureux, car une traversée en barque n'est jamais sans risques, avec un cheval nageant derrière tiré par les rênes. J'avais repris la route bien réconforté et pourvu de vivres, tout en sachant que j'abordais la partie la plus difficile du voyage. En

outre, dans sa grande bonté, l'évêque m'avait adjoint un compagnon pour me guider jusqu'au monastère de Saint-Guislain.

La première partie de l'étape se déroula par beau temps et sur des chemins faciles. Au départ, j'avais eu l'occasion de contempler les vignes de l'évêché, dont le vin m'avait réchauffé le coeur et le corps le soir de mon arrivée. On m'a affirmé qu'à l'automne, des chariots vont livrer des tonneaux de vins sur lies jusqu'à près de quarante lieues à la ronde. Malheureusement le ciel se fit menaçant avant le milieu du jour et une pluie diluvienne nous assaillit alors que nous entamions la traversée de la Sylva carbonaria. Nous fûmes bientôt trempés. Nos montures peinaient sur le sol boueux et mon compagnon hésitait souvent quant à la direction. Lorsqu'il parut évident que nous ne parviendrions pas à l'étape prévue, il me proposa de m'abriter tant bien que mal pendant que lui-même chercherait un gîte proche. Je refusai, nullement certain qu'il pût me retrouver dans cette sombre forêt.

Nous continuâmes tant bien que mal jusqu'aux approches de complies, qui tombait d'ailleurs très tôt avec ce ciel bas. Ma monture finit par broncher en grimpant un raidillon et se révéla incapable de porter mon poids plus longtemps. La chance voulut que nous tombions sur quelques huttes abandonnées de longue date, dont l'une nous abrita tant bien que mal. Nous mangeâmes nos provisions trempées avant de passer une nuit fort inconfortablement, étant dans l'incapacité d'allumer un feu par cette humidité.

Nous reprîmes péniblement la route dès que possible le lendemain. La pluie ne tombait plus que par intermittences mais le sol détrempe rendait la progression pénible et il nous fallait longtemps marcher à côté des montures fatiguées. Malgré notre vif désir d'atteindre Saint-Guislain le jour même, c'est avec soulagement que nous procédions à l'arrêt de rigueur à chaque heure canoniale: le clerc voyageur doit alors descendre de cheval, se mettre à genoux, se signer, faire un acte de contrition, puis réciter ses prières en reprenant la route, mais sans remettre ses gants.

Le temps s'améliora à la fin du jour. Nous sortîmes enfin de la forêt et mon guide s'aperçut alors que le mauvais temps nous avait fait considérablement dévier de notre route. Heureusement, nous étions qu'à une bonne lieue de Mons, ville appartenant à Godefroid de Verdun, où nous pourrions trouver gîte et couvert chez les moniales de Sainte-Waudru. Le ciel voulut cependant éprouver notre patience, car nous découvrîmes la petite ville noyée sous des fumées d'incendie! Nous faillîmes tourner brides, craignant une attaque de pillards, mais il s'agissait de l'accident habituel dû sans doute à un foyer mal surveillé. Plusieurs chaumières avaient flambé en dépit de l'humidité, ainsi que l'église, hélas.

Nos rêves d'hébergement confortable s'envolaient, l'hospice des soeurs bénédictines de Sainte-Waudru étant déjà bondé. Mon compagnon parvint, à force d'insistance, à nous faire admettre dans une grande maison fonctionnant à la manière d'une hostellerie romaine. Nous y fîmes montre de tempérance et de frugalité, moins en raison de la règle de mon ordre qu'à cause de l'afflux des sans-logis. Seule la caution de l'évêque de Tournai, nous permit de bénéficier de deux places dans un lit que nous ne partageâmes qu'avec deux autres personnes.

Une région dangereuse

J'avais espéré qu'une seule étape supplémentaire m'amènerait au terme de mon voyage, mais les mauvais chemins rendait la chose incertaine. En outre, je ne connaissais pas la région, réputée peu sûr. Mon compagnon, qui devait gagner le monastère Saint-Guislain, me mit sur le chemin de Lobbes en m'indiquant de bons repères et me souhaita bonne route. Il me fallait gagner encore plus au sud, puis descendre la vallée de la Sambre.

Selon l'habitude des voyageurs en pays inconnu, j'empruntais les chemins les mieux tracés, déviant en espace découvert lorsque la prudence l'exigait et suivant les crêtes le plus possible afin de repérer l'église du bourg suivant. Je m'égarai cependant plus d'une fois car, dans cette région, la sombre forêt ardennaise - la Sulpicius Severus - rejoint la Sylva carbonaria et la vue est rarement dégager.

Vers le milieu de l'après-midi, il devint évident qu'il me faudrait faire une étape supplémentaire. Je tombai alors sur deux hommes au repos, qui me confirmèrent la chose et m'invitèrent à partager leur campement. Eux-mêmes se disaient chasseurs d'ours en route vers le plus profond de la forêt ardennaise. Je fus tenté, car je n'avais guère pu emporter de provisions. Toutefois, ni leurs mines, ni leur mise ne m'inspiraient confiance et je m'éloignai bien vite. Sur ces terres de Basse-Lotharingie, je ne pouvais me prévaloir de la protection du comte de Flandre Baudouin Belle-Barbe et même mon pauvre équipement pouvait susciter la convoitise des gens sans aveux.

Une hospitalité pleine d'aléas

J'atteignis enfin la Sambre peu avant complies, dont j'entrepris de prendre le cours. Je comptais demander l'hospitalité au premier bourg rencontré. A mon grand déplaisir, je ne trouvai qu'une chaumière isolée habitée par une femme veuve. Pour un moine, accepter l'hospitalité d'une femme seule n'est acceptable qu'en dernier recours, mais continuer de nuit eut été une folie.

Je comprenais fort mal son dialecte très différent de ceux du nord, aussi notre conversation se trouvait-elle très réduite. Toutefois, tout le monde connaît quelques mots de latins et elle entendait quelque peu la langue des Francs de Germanie. Nous étions, il est vrai, sur des terres dépendant de Charles de Basse-Lotharingie et de l'évêque de Liège. L'influence germanique y est dominante, contrairement au comté de Flandre. Je pus me sécher et ôter la boue de mes vêtements. La femme m'offrit un peu de bouillie et de la viande séchée, mais je m'attirai sa colère en refusant de m'asseoir à la même table. Je dus lui expliquer les règles de mon ordre et nous mangeâmes à tour de rôle.

Le partage du lit soulevait un problème épineux. Je ne pouvais lui demander de le céder entièrement et je n'avais pas le courage de coucher à terre, roulé dans ma couverture de selle. Je finis par poser une grosse bûche entre nous. Ainsi nos corps nus ne pouvaient se toucher. Je fis des prières pour nous deux, me recommandai à Dieu et dormis jusqu'au matin.



Je partis de bonne heure sans rien accepter de la femme, après qu'elle m'eus indiqué le meilleur chemin conduisant à l'abbaye. La Sambre ménage une trouée naturelle entre les deux grandes forêts du sud, mais le chemin restait malaisé en raison des pluies des jours précédents. Je me consolai en songeant que la région ne pouvait être aussi inhospitalière que la Toxandrie ou encore la hêtraie des Fagnes, dont les habitants vivent autant de rapines que de chasse.

J'évitai prudemment un pont enjambant une rivière grossie, car j'avais cru distinguer des mouvements suspects. De nos jours, un pont hors d'un bourg est souvent un lieu d'embuscades. Je remontai donc le courant jusqu'à un passage à gué, dont je sortis cependant trempé jusqu'au os, avec ma pauvre monture prise de crampes. Il me fut impossible de la monter et je dus la tirer par la bride jusqu'à Lobbes. D'aimables paysans m'aidèrent à la bouchonner et je pus enfin gagner l'abbaye, en selle, mais tout transi.

Mes frères de Lobbes surent me reconforter avec toute la bonté caractéristique de notre ordre. Je passai là deux semaines à me plonger dans les grimoires de la bibliothèque. Outre le pénitentiel du vénérable Burchardt, celle-ci contient nombre de copies d'ouvrages rares, dont plusieurs d'origine byzantine envoyés par l'évêque Notger lui-même.

Je pensai alors que j'avais pas souffert en vain. Si la science est malaisée à acquérir de nos jours, les parchemins et les gens parcourent encore l'oecumène. Je remerciai Dieu de ce que même un pauvre moine des schorres ait accès au savoir.

Le Cercle de Recherches Archéologiques de Lobbes tient à remercier vivement Monsieur Willy ANDRE, membre de longue date, d'avoir passé cet article et d'avoir obtenu l'autorisation de le publier dans notre bulletin.